

Propos d'envol

MOT DE LA RÉDACTION

Pour la grande majorité d'entre nous, l'adaptation à la carrière est une expérience du passé. Qu'en est-il pour les recrues du XXI^e siècle? Afin d'avoir une image actuelle de cette phase de la vie universitaire, nous avons demandé à six nouvelles professeures et nouveaux professeurs d'horizons différents, de nous livrer leur perception à l'égard de leur jeune carrière universitaire.

Pour Yvan Leanza, l'attrait du Québec et de sa culture universitaire a été plus fort que tout, mais les efforts déployés pour s'installer ici et le manque de soutien institutionnel à cet égard ont constitué des obstacles majeurs qui, avec la mise en place de certaines infrastructures, pourraient en partie être éparpillés au professeur migrant.

Dominique Payette, qui a longtemps exercé la profession de journaliste, se dit ravie de son passage du travail de terrain à la salle de classe. Influencer les jeunes et travailler pour la société constituent quelques-uns des défis

qui contribuent à entretenir sa passion de l'enseignement.

Lyne Létourneau apprécie au plus haut point ses nouveaux collègues, qui forment un milieu de travail stimulant et valorisant, de même que la liberté d'action que lui procure sa profession et ce, même si la multidisciplinarité l'a quelque peu éloignée de son groupe d'appartenance disciplinaire.

Le défi d'équilibrer les demandes quotidiennes et les tâches « qui comptent » pour le CV ont engendré chez Annie Pilote une certaine désillusion face à ses attentes. Mais l'intensité de son engagement reflète la passion qui l'anime à faire ce métier.

Pour Philippe Cardou, la carrière universitaire est tout simplement une chance: le privilège de travailler dans un domaine qui le passionne, de communiquer son enthousiasme à travers son enseignement et l'heureux sentiment de jouer tout en faisant de la recherche.

Françoise Lucbert nous confie pour sa part sa vision de l'Université, lieu d'échange privilégié entre l'enseignement et la recherche, lien entre les générations et entre les sphères de la société, desquels découlent plusieurs valeurs: rigueur et passion, expertise plurielle et complicité intellectuelle.

À grand trait ou en filigrane, un point semble rallier tous ces témoignages: la passion.

Ces témoignages sont accompagnés de deux textes. En guise d'introduction à ce numéro, Christiane Kègle rapporte deux constats issus d'un rapport de la FQPPU sur le renouvellement du corps professoral dans les universités au Québec: la diminution de l'attrait de la carrière professorale et les difficultés d'intégration en début de carrière. Pour conclure, Thierry Watine présente le Comité d'aide et d'accueil des nouvelles professeures et nouveaux professeurs récemment créé par le SPUL. ■

Ce numéro a été coordonné par Marie J. Lachance

Rapport de la FQPPU:

Un contexte d'intégration à revoir

Christiane KÈGLE
Comité sur les communications

Le corps professoral est en expansion dans les universités canadiennes et québécoises depuis le début des années 2000, fait remarquer d'entrée de jeu Nathalie Dyke, auteure d'une recherche exploratoire sur le *Renouvellement du corps professoral dans les universités au Québec – Profil et expérience d'insertion des recrues en début de carrière*, Rapport de la FQPPU - Avril 2006 (<http://fqppu.org/bibliotheque/publications1.html>). Si la décennie précédente avait été marquée par de nombreux départs à la retraite et par un gel presque total de l'embauche dans

les universités, à partir de 2001, les deux paliers de gouvernement ont investi, selon différentes modalités, dans l'enseignement supérieur. Malgré cela, la Fédération québécoise des professeures et professeurs d'université (FQPPU) estime (en 2006) à 375 millions de dollars le manque à gagner dans les universités, alors que la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CRÉPUQ) considère que 1 340 nouvelles professeures et nouveaux professeurs devraient être embauchés afin de pouvoir répondre à la demande.

Le renouvellement du corps professoral se déroule dans un contexte difficile, comme en témoignent l'alourdissement des tâches, la surcharge de travail et la dévalorisation de l'enseignement au premier cycle. Ainsi, l'articulation entre la recherche, l'enseignement et les services à la collectivité ne va pas de soi. Qui plus est, les contraintes imposées par les organismes subventionnaires tendent à imposer des normes externes aux orientations de la recherche universitaire (devoir faire de la recherche en réseau, par exemple). Or, la promotion de la compétitivité dans les discours

des politiques influe de façon négative sur la collégialité, elle a pour effet d'engendrer une augmentation de l'épuisement professionnel. Dans ce sens, Dyke rappelle que, dans de nombreux départements, la surcharge de travail et les exigences de rendement très élevées en constituent les principales causes.

Dans un contexte de concurrence internationale et de compétition entre les universités, les activités de recherche sont assujetties au sacro-saint critère de la croissance économique; elles sont dès lors détournées de la mission première des universités, qui consiste « à développer la fonction critique dans un espace d'échanges libres et distants des rapports dominants du pouvoir », estime l'auteure (Dyke, p. 2). Il n'est donc pas surprenant d'apprendre que la carrière professorale n'exerce plus beaucoup d'attrait: le taux d'abandon des études de doctorat se situe autour de 50 %, alors que, chez les diplômés, le choix d'exercer une carrière de recherche et d'enseignement est inférieur à 30 %, selon la FQPPU. Celle-ci estime tout de même que le nombre est suffisant pour assurer la relève au Québec.

Toutefois, contrairement à d'autres pays, aucune formation à la carrière professorale ne

fait partie des programmes de doctorat dispensés dans les universités québécoises. S'il existe des stratégies d'adaptation au milieu, elles sont forcément d'ordre individuel et elles varient selon les secteurs. Il y aurait donc lieu de réfléchir aux façons de rendre la profession plus attrayante, estime Dyke, soulignant par ailleurs que peu de données sont disponibles sur la composition du nouveau corps professoral et sur l'expérience d'insertion dans le milieu. Dans le contexte du sous-financement des universités, il lui semble impérieux d'étudier le profil des nouveaux professeurs de façon systématique et dans une perspective d'action collective, bien que l'hétérogénéité des disciplines et des démarches intellectuelles constituait alors un enjeu de taille.

L'étude de la FQPPU sur le *Renouvellement du corps professoral dans les universités au Québec* fait état, dans sa deuxième partie, des caractéristiques du travail des professeurs et professeurs, de même que de leurs préoccupations. Depuis quelques décennies, la tâche professorale tend à augmenter en raison d'un contexte économique difficile, ce qui a pour conséquence de rendre plus complexe le processus d'intégration des professeurs et professeurs en début de carrière. Assumer de nouveaux cours, s'établir en recherche,

s'insérer dans son unité d'appartenance constituent les trois volets concomitants d'un travail universitaire des plus exigeants. Ainsi, plusieurs collègues nouvellement entrés en fonction considèrent les exigences de la tâche professorale trop élevées. À titre d'exemple, 62 % déclarent ne pas réussir à intégrer l'ensemble des tâches exigées d'eux. Par ailleurs, des études américaines ont tenté de documenter sur le plan qualitatif les préoccupations qui en découlent: difficulté à répondre à des demandes multiples, à évaluer la proportion du temps qu'il faut consacrer à chacune de celles-ci, crainte constante de ne jamais satisfaire aux critères de permanence et ce, quelle que soit la quantité de travail accompli.

L'équipe du SPUL-*lien* a voulu savoir comment nos collègues en début de carrière arrivaient à concilier toutes ces exigences contradictoires. Plusieurs à qui l'on a demandé un témoignage ont dû décliner notre invitation, faute de temps! D'autres ont répondu positivement à notre demande, malgré la lourdeur de leur tâche respective. Les textes qu'ils nous proposent dans le cadre de ce bulletin socio-professionnel reflètent leur courage, leur détermination et leur enthousiasme. Nous les en remercions vivement! ■

Course à obstacles

Yvan LEANZA
École de psychologie

Lorsque l'on me demande « ça fait longtemps que tu es au Québec? », je réponds « ça dépend », ce qui ne manque pas de susciter un regard interloqué. J'ajoute alors « c'est une longue histoire ». En effet, c'est une longue histoire d'amour entre le Québec et moi. J'y suis venu la première fois il y a 20 ans. J'étais alors en « sabbatique » entre le collège et l'Université. J'en ai profité pour travailler, faire mon service militaire et surtout pour me balader autour du monde. Le Québec était la dernière contrée que je visitais avant de rentrer à Genève pour devenir psychologue. Bien que le beau temps ne fut pas toujours de la partie (c'était en octobre) je suis « tombé en amour » avec Montréal, Québec et des atmosphères dont j'ai eu l'occasion de m'imprégner. Tout était beau: les paysages, les femmes, l'accent... et même dans les cas où ce n'était pas beau, c'était accueillant, frais, créatif... bref, en quittant le Québec pour la première fois j'avais déjà le sentiment de quitter un « chez-moi ». J'y suis revenu comme visiteur et puis, surtout, pour y faire une maîtrise en psychologie, ici même, à

l'Université Laval que j'avais eu l'occasion de visiter lors de mes passages à Québec et où j'avais pu rencontrer des professeurs et professeurs! Les professeurs de Laval étaient pour moi l'antithèse des professeurs de Genève qui pouvaient se montrer froids, distants, avarés de leur temps et parfois même méprisants. Ici, des professeurs m'ont ouvert leur porte, m'ont écouté, pris au sérieux et m'ont proposé de venir étudier sous leur direction. Un véritable choc culturel pour l'étudiant genevois que j'étais. J'ai obtenu la bourse qu'il fallait pour réaliser ce rêve et ce fut mon premier séjour en tant que résident au Québec. Cela, bien entendu, a chamboulé ma vie. De retour en Suisse, j'ai travaillé à l'Université de Genève (j'ai fini par trouver quelques professeurs accueillants...) tout en effectuant ma thèse. Il a fallu sept ans pour que je revienne au Québec. Je m'y suis installé avec ma famille pour... une année de postdoc à Montréal. Mais cette fois, il ne fut pas possible de me défaire de ce sentiment d'appartenance. Il fallait revenir. C'est ainsi qu'en juin 2006, quelques mois à peine



Credit photo: Renaud PHILIPPE

après être rentré une fois encore en Suisse, j'ai obtenu à l'Université Laval le poste de professeur que j'occupe depuis janvier 2007.

Ma famille et moi éprouvons un attachement profond pour le Québec. C'est certainement l'endroit, parmi ceux que je connais sur la planète, où je peux à la fois déployer pleinement mes ambitions de chercheur (je suis spécialiste des questions interculturelles en

santé et il n'y a pas mieux que le Canada et le Québec pour développer une réflexion dans ce champ), bénéficier d'un esprit de créativité et d'une atmosphère sereine où les jugements sur ce que je fais, même s'ils sont critiques, demeurent respectueux. Une différence majeure avec ce que j'ai vécu en Suisse.

Cependant, tout n'est pas rose dans l'univers du jeune professeur migrant que je suis. Malgré mes connaissances sur le Québec et ses institutions, les efforts que ma famille et moi-même avons dû consentir étaient énormes. Ce furent de nombreuses semaines de préparation: déménagement de nos biens, recherche de logement, d'une école, régler les questions d'assurances (il y a un délai de carence pour les nouveaux arrivants), obtenir les visas de travail et d'étude pour ma fille aînée (obtenir la résidence permanente dans un délai de six mois était impossible et, oui, à partir de six ans les enfants étrangers doivent obtenir un visa d'étude pour fréquenter les écoles primaires du Québec), obtenir dans un délai record malgré la procédure d'équivalence de ma licence suisse le permis de l'ordre des psychologues (nécessaire pour l'obtention du visa de travail, lui-même nécessaire pour obtenir un prêt hypothécaire, nécessaire pour loger ma famille sans avoir à déménager encore une fois dans les mois

suyant notre arrivée), et toute sorte de petits détails de la vie quotidienne au Québec. Tout cela à distance de 6 000 km. Est-ce que j'ai précisé que mon épouse était enceinte et a accouché durant cette période? Et que j'étais toujours employé de l'Université de Genève? Et que nous avons trois autres enfants en bas âge? Et que nous avons effectué deux brefs voyages de préparation? Et qu'il fallait se séparer de nos familles et de nos amis? L'effort fut physique et émotionnel: oui, c'est envrant de se projeter dans un avenir de professeur d'université en Amérique du Nord (comme me l'a écrit une collègue de Genève « beaucoup en rêvent, rares sont ceux qui réussissent »), mais c'est aussi un choix de vie qui implique moult séparations douloureuses. Pour couronner le tout, quelques dizaines de milliers de dollars ont été nécessaires pour finalement arriver à Québec et occuper ce poste. Ce qui nous a mis dans une situation financière précaire.

Tout cela je l'ai accompli avec un appui limité de la part de l'administration de l'Université concernant les questions d'assurance maladie et les démarches initiales auprès d'Immigration Québec. Malgré mes explications récurrentes sur ma situation et mes demandes d'aide, je me suis heurté à une méconnaissance ou une ignorance volontaire

du processus de migration et de ses aléas. Ma présence était-elle réellement souhaitée à Laval? Une partie de cette tension s'est résorbée quelques mois après mon arrivée grâce à l'attention bienveillante de quelques collègues, au soutien du SPUL et à l'écoute qu'a bien voulu m'accorder un cadre de l'Université. Bref, l'arrivée fut ponctuée par une série de luttes, rien de très serein.

On peut certes négocier des hausses de salaire et des primes pour attirer de nouveaux professeurs. C'est nécessaire, mais insuffisant. Il me semble qu'une véritable politique d'accueil à tous les échelons de l'administration est essentielle, ce qui inclut un minimum de sensibilisation du personnel aux questions interculturelles et de migration. Il serait, par exemple, inimaginable dans plusieurs universités canadiennes de ne pas avoir un lieu pour héberger provisoirement un nouveau professeur et sa famille. Or, il n'y a rien de tel à l'Université Laval. Ma famille et moi avons expérimenté l'absence d'une telle politique.

Et pour répondre à la question du début: oui, je suis au Québec depuis très longtemps, mais cela ne se mesure pas de manière objective et quantifiable. Je n'en suis pas moins heureux! ■

De la pratique à la **formation**

Dominique PAYETTE*

Département d'information et de communication

J'ai eu une préparation atypique à la fonction universitaire de professeur en journalisme basée sur 30 ans de pratique du métier. Par ailleurs, le premier cours que j'ai donné à l'Université Laval était loin d'être mon premier enseignement universitaire. J'avais déjà, dans mes bagages, des plans de cours de quelques universités montréalaises à mon arrivée au département d'information et de communication.

J'ai commencé à travailler très jeune comme journaliste, avant même qu'il y ait des études universitaires dans le domaine. Un jour, j'ai eu envie de réfléchir davantage à ce que je faisais et je me suis inscrite à la nouvelle maîtrise en communication à l'UQAM. J'ai eu le sentiment très intense d'être devenue une bien meilleure journaliste après ces études. J'en ai tiré certaines leçons: à savoir que le journalisme s'enseigne, que la réflexion sur le journalisme est tout à fait essentielle et

que ce métier ne peut s'apprendre en le pratiquant « sur le tas ».

Grâce à la directrice de mon mémoire de maîtrise, la professeure Armande St-Jean, j'ai été associée au Groupe d'intervention de recherche féministe de l'UQAM et à l'enseignement de cours sur les femmes et les médias. Ainsi, ai-je eu un pied dans le métier de journaliste et un pied dans l'enseignement, jusqu'à ce que je choisisse de faire un doctorat en me disant que je serais peut-être tentée un jour par une carrière en enseignement.

C'est ma troisième année maintenant comme professeure et je suis absolument ravie: mon choix d'enseigner, mon choix de Québec et de département, les services, le fonds de démarrage de la Faculté des lettres. Le travail de professeur a comblé mes attentes au-delà de ce que j'imaginai, en termes de créativité, de liberté académique, de possibilités. Et c'est très



Crédit photo: Daniel FUENTEALBA

gratifiant de prendre des étudiantes et étudiants de premier cycle et de les amener là où je veux. Je n'y arrive pas avec tous, mais avec un bon nombre d'entre eux. Je leur dis d'ailleurs très clairement que je fais tout dans mon enseignement pour être fière d'eux.

Un des défis, comme dans toutes les autres professions, est de continuer d'avoir la même énergie, de se renouveler et de faire que dure la passion. Florian Sauvageau, un collègue et

un pilier de notre département ayant pris sa retraite, je lui succède dans des cours de deuxième cycle en journalisme. Ça aussi c'est très stimulant pour moi et c'est une des raisons de ma présence à l'Université Laval puisque ce programme n'existe qu'ici.

Du côté des objectifs à atteindre, je me soucie modestement d'avoir une influence auprès des jeunes dans l'optique des enjeux que pose le journalisme, spécifiquement radiophonique et télévisuel, à notre démocratie et à notre société. Je trouve très important de contribuer socialement à cette formation. Quels sont les enjeux pour notre démocratie? Comment et quel genre de journalisme voulons-nous et pour quel genre de société? Ce sont des questions auxquelles je crois que le milieu universitaire peut répondre et ceci représente un grand défi pour moi. Particulièrement dans le contexte d'une radio de la région de Québec qui a soulevé récemment des débats et des controverses à ce propos. D'ailleurs, mon

premier client ce n'est pas l'étudiant, c'est son auditoire, et j'ai le sentiment de travailler pour la société en formant des journalistes compétents. Un autre objectif est de me consacrer davantage à la recherche. J'aimerais poursuivre une analyse critique des médias québécois quant à leur traitement stéréotypé de l'information sur l'Afrique, particulièrement l'Afrique subsaharienne.

C'est certain que l'Université Laval à Québec est un milieu plus homogène que l'Université de Montréal ou l'UQAM où j'ai enseigné. Mais ce qui est intéressant, c'est la présence d'étudiants qui proviennent des diverses régions du Québec. Il faut leur inculquer l'enthousiasme pour y retourner et se battre pour que celles-ci retrouvent et développent une information de qualité et qu'ils en soient les instigateurs.

En guise d'hospitalité à l'Université Laval, il y a eu une remarquable journée d'accueil consacrée aux nouvelles professeures et

nouveaux professeurs où la vice-rectrice et les vice-recteurs sont venus expliquer leurs responsabilités ainsi qu'une rencontre fort sympathique organisée par le SPUL. Je trouve que c'est assez formidable comme accueil.

Quant à l'intégration à Québec, je trouve qu'elle n'est pas aussi facile. J'aimerais avoir eu l'occasion de développer plus de liens avec des gens. Est-ce que c'est moi qui ne suis pas assez liante? Je ne veux pas mettre le fardeau sur Québec! Un truc aussi simple que de trouver un médecin est difficile. Cette difficulté est ma seule réserve à ce jour depuis mon arrivée à l'Université Laval.

En somme, je suis absolument ravie de mon expérience de nouvelle professeure! Ça serait merveilleux, n'est-ce pas, si ça continuait comme ça! Et pour l'instant, je ne vois pas pourquoi ça cesserait de l'être. ■

**Propos recueillis par Marie J. Lachance*

Un **métier** sur mesure

Lyne LÉTOURNEAU
Département des sciences animales

Tour à tour pendant mon enfance, je me suis imaginée vulcanologue renommée, vedette de patinage artistique, missionnaire dans des contrées lointaines, dirigeante d'entreprise, éleveur de chats, agent secret et j'en passe. S'il m'avait été affirmé que je serais un jour professeure à l'université, j'aurais répondu: «Mais oui. Pourquoi pas?» J'aimais l'école et la lecture!

Si ma voie avait été tracée d'avance, je ne sais pas si j'aurais choisi le droit. Je me serais sans doute orientée vers l'histoire médiévale, avec ses coutumes païennes, ses ouvrages de sorcellerie et ses bestiaires d'animaux mythiques. Mon imaginaire de petite fille a longtemps été peuplé d'aventures et de mystères. Il faut croire néanmoins que la vie est bien faite. Pour plusieurs d'entre nous, elle sème sur notre chemin des parcours qui conduisent à des détours qui révèlent enfin notre voie: authentique et véridable.

Il serait faux de prétendre dans mon cas à tout autre déroulement des événements. L'idée de poursuivre une carrière universitaire ne se serait pas affirmée si je n'avais pas pratiqué le droit et si, par désir d'élargir mes horizons intellectuels, je n'avais pas eu un nouveau coup de coeur. En effet, souhaitant allier ma formation en droit à mon intérêt pour les

animaux, j'ai entrepris une maîtrise visant à me permettre d'explorer le domaine du droit des animaux. Ce fut le coup de foudre. J'ai été séduite par ce champ de réflexion riche et complexe, situé à l'interface de l'éthique et du droit.

Pour moi, c'est à ce moment que tout a commencé au plan professionnel. Sans cet amour qui m'a portée tout au long de mes études à la maîtrise et au doctorat, je ne serais pas ici aujourd'hui: professeure en éthique de l'agroalimentaire oeuvrant au sein du département des sciences animales. Or, en toute vérité, je ne voudrais être nulle part ailleurs.

Juriste de formation et éthicienne d'adoption, j'ai trouvé parmi mes collègues agronomes, biologistes et médecins vétérinaires un lieu de travail stimulant et valorisant, où je me suis épanouie grâce à la générosité de leur accueil et la constance de leur soutien. Les défis étaient pourtant nombreux, ne serait-ce qu'en vertu du fossé disciplinaire qui nous sépare et qui constitue beaucoup trop souvent un obstacle au dialogue et au rapprochement. S'ajoutent également la nécessité de faire preuve de flexibilité dans l'orientation de ma recherche et les inévitables angoisses identitaires suscitées par la multidisciplinarité.



Credit photo: Daniel FUENTEALBA

Il va sans dire que les défis demeurent encore multiples pour l'avenir. Ils incluent notamment le renforcement de mes liens avec mes collègues du département des sciences animales par la réalisation accrue d'activités de recherche communes, ainsi que la consolidation de mes connaissances dans le champ élargi de l'éthique appliquée à l'ensemble de l'agroalimentaire. Tous ces défis s'arment toutefois à un immense privilège, qui me paraît directement associé à mon décloisonnement, soit celui de jouir d'une grande liberté de choix et d'action. Pour cette raison, j'ai vraiment le sentiment d'être moi-même dans l'exercice de mes fonctions professorales.

Ceci étant dit, je ne vous mentirai pas. Il m'arrive parfois en tant que juriste de me

sentir seule. Les occasions qui me sont offertes de travailler auprès d'autres collègues en sciences humaines et sociales à l'Université Laval me sont donc très précieuses. Non seulement parce qu'elles sont toujours la source d'échanges enrichissants et qu'elles constituent pour moi un point

d'ancrage important au sein de mon établissement universitaire, mais aussi parce qu'elles m'ouvrent autant de fenêtres sur les univers intellectuels respectifs de ces collègues et qu'elles me permettent à travers eux de garder contact avec la perspective disciplinaire propre à chacun.

Néanmoins, en dépit des difficultés propres à ma situation particulière au département des sciences animales, je n'ai de cesse de répéter à qui veut l'entendre que j'ai vraiment beaucoup de chance, car le poste que j'occupe est taillé sur mesure pour moi! Je n'aurais pas pu imaginer mieux dans mes rêves les plus fous. ■

Jouer en cherchant

Philippe CARDOU
Département de génie mécanique

La première réponse qui m'est venue à l'esprit lorsqu'on m'a questionné sur ma perception de la carrière universitaire est: «chanceux!». Chanceux, d'abord, puisqu'on me donne la possibilité de travailler dans le domaine qui me passionne: la robotique. Définir la robotique est une tâche ingrate (et peut-être futile) que seuls les plus téméraires ont envisagé. Je ne m'y risquerai donc pas, et vous dirai plutôt que l'objet de mes recherches est de réaliser des machines capables de produire des mouvements et d'en faciliter le contrôle par l'homme. Des avancées dans ce domaine pourraient améliorer notre façon de produire des biens et services, d'effectuer des opérations chirurgicales, de nous divertir en interagissant plus naturellement avec des consoles de jeu, ou encore d'interagir à distance entre nous. En fait, je crois que la robotique est loin d'avoir atteint son immense potentiel. Aussi, lorsque j'entrevois la multitude d'applications possibles, je ressens – comme, sans doute, la majorité des chercheurs universitaires dans leurs domaines respectifs – une certaine responsabilité de résultats, soit dit sans prétention.

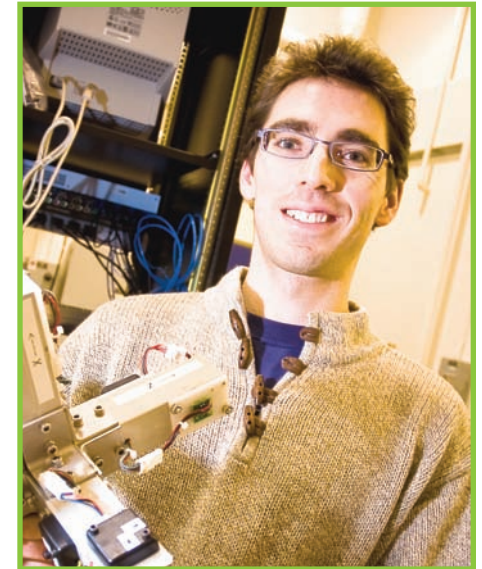
Il me semble que cette responsabilité se traduit au quotidien par plusieurs devoirs qui sont les conditions *sine qua non* du développement des travaux de recherche. Il faut donc, bien sûr, définir des objectifs à long terme, travailler fort et constamment, être méthodique et chercher continuellement à s'améliorer. Ces exigences pourraient s'appliquer à la carrière de professeur d'université en général et à plusieurs autres professions.

Définir des objectifs à long terme me paraît être la tâche la plus importante, mais aussi la plus difficile. À mon sens, il est essentiel qu'un jeune chercheur définisse quelques points de convergence dans ses recherches.

De mon point de vue, c'est ce qui pourra faire la différence, au bout de cinq ou dix ans, entre un ensemble de petits résultats hétéroclites et un programme de recherche aboutissant à des résultats probants. Le succès en recherche requiert plus que de l'inspiration: de la persévérance, des ressources et du temps sont nécessaires. C'est pourquoi il faut être prêt, selon moi, à canaliser ses efforts vers un nombre minimum d'objectifs pendant longtemps. En somme, je crois qu'il faut être ambitieux à long terme et pragmatique à court terme.

Mais la question demeure: quels objectifs de recherche choisir? Il me semble qu'un bon sujet de recherche doit mener vers des résultats utiles à la société; tenir compte des axes de recherche privilégiés; être intéressant, que dis-je, passionnant, aux yeux du chercheur; se réaliser en fonction des ressources disponibles. Si ces quatre conditions sont réunies, alors il me semble que la recherche en vaut la peine. De plus, si un jeune professeur se passionne pour ses recherches, alors tous les devoirs élémentaires du professeur seront remplis avec un minimum d'efforts et un maximum d'enthousiasme.

En ce qui me concerne, comme j'ai le privilège de travailler en robotique, je n'ai aucun besoin de mon sens du devoir lorsque j'attaque certains des problèmes non résolus de ce domaine. Pour moi, cette activité tient davantage du jeu que du travail. Je crois que certains de mes collègues plus expérimentés partagent ce point de vue. En arrivant à l'Université Laval, il y a un an, je me suis joint au Laboratoire de robotique de l'Université Laval (LRUL), un groupe de recherche extrêmement actif et reconnu dans le monde entier. En fait, j'en connais suffisamment sur la communauté des roboticiens pour savoir qu'un nouveau



Crédit photo: Daniel FUENTEALBA

chercheur dans ce domaine ne pourrait espérer mieux que de commencer à travailler avec cette équipe. Peu après mon arrivée, j'ai été quelque peu étonné de constater que le directeur du LRUL perçoit lui aussi sa recherche comme un jeu. Nous parlions de nos projets de recherche dans son bureau, quand il me dit candidement qu'il avait eu l'idée de développer un simulateur d'épées à entraînement par câbles! J'avais été plutôt amusé, puisque c'est le genre d'idée folle que j'aurais partagée volontiers avec d'autres étudiants.

Enfin, je me trouve chanceux de pouvoir transmettre mon enthousiasme aux étudiants durant les cours. Malgré mes quelques années d'expérience comme tuteur auprès d'élèves et d'étudiants, je réalise aujourd'hui qu'enseigner devant une classe est plus difficile qu'il n'y paraît. Connaître un concept et savoir l'appliquer à des problèmes n'impliquent pas que l'on sache bien l'expliquer. Je m'emploie donc à littéralement planifier mes explications et, aussi ridicule que cela puisse paraître, je répète chaque cours une fois dans mon bureau avant d'aller en classe. D'ailleurs, si vous passez par mon bureau et que vous m'entendez parler tout seul, dites-vous que ce n'est pas parce que ma carrière universitaire m'impose un stress insoutenable, mais plutôt parce que j'ai un cours à donner. ■

Entre **passion** et **désillusion** :

petites tensions quotidiennes de ma vie de professeure

Annie PILOTE
Département des fondements et pratiques en éducation

Jeudi - Écrire mon texte pour le SPUL-lien

Il est 16h10, je viens de commencer à écrire même si j'ai peu de temps devant moi, je n'ai pas une minute à perdre. Ma journée a encore été un feu roulant : entrevue de recherche, rencontre d'étudiants, arrangements de voyage pour une conférence, gestion de projet, mise à jour d'un cours, problèmes informatiques... autant de petites tâches qui me laissent l'affreux sentiment de ne pas pouvoir gérer mon temps. Et voilà que j'ai accepté d'écrire ce petit texte pour notre bulletin socioprofessionnel, alors qu'il me semble que cette tâche aura peu de valeur sur mon CV.

C'est frustrant de tomber dans des considérations aussi basement stratégiques (et je suis honteuse de l'admettre ainsi publiquement). Toutefois, cette anecdote est un bon exemple des petits dilemmes quotidiens qui caractérisent ma vie en tant que nouvelle professeure d'université. Comment organiser temps et énergie entre des activités qui contribuent à maintenir la passion au travail et celles qui engendrent trop souvent la désillusion ? Je sais que désillusion c'est un terme fort, mais c'est le seul qui me vient lorsque je retourne à l'image que je me faisais de la vie universitaire alors que je décidais d'entreprendre des études de doctorat : le plaisir d'apprendre toute ma vie et de participer au développement des connaissances et à l'enseignement. J'y associais surtout une idée de profondeur, de travail minutieux qui permet réellement d'aller au fond des choses. Surtout pas la pure folie et la course à la « productivité » quantifiable que j'ai découvertes par la suite !

16h28 – Le téléphone sonne. Je dois ensuite quitter mon travail pour aller chercher les enfants à la garderie et à l'école car mon conjoint, qui est aussi professeur, enseigne ce

soir. Comme c'est souvent le cas, je pars un peu frustrée de ne pouvoir terminer ce que j'ai entrepris.

Lundi - Il me faut terminer mon texte...

Nous sommes lundi matin et je suis (encore) à la toute dernière limite pour terminer mon texte. Comment puis-je carburger aux échéanciers toujours plus urgents les uns que les autres ? Moi qui croyais que la carrière académique me permettrait de prendre le temps d'écrire, mais aussi de lire et de réfléchir ! Désillusion. Comment se fait-il que je dise souvent oui aux diverses demandes qui me sont exprimées et qui me détournent inévitablement de certaines activités qui devraient être prioritaires ? Culpabilité ! C'est un sentiment qui m'habite alors que je vois un article en chantier que je n'ai pas eu l'occasion de retoucher depuis des mois ou lorsque je dois demander un sempiternel délai pour remettre un texte ou une évaluation. Je me jure que la prochaine fois on ne m'y reprendra plus et que je saurai dire non.

C'est au quotidien, alors que je dois choisir entre faire ceci ou faire cela, que se confrontent désillusion et passion. Pourtant, si j'accepte ce n'est pas forcément parce que j'agis sous la contrainte, car je suis respectée dans mon unité et je sens que mon travail est apprécié malgré tout. Soyons honnête, si je dis oui c'est d'abord parce que j'aime mon travail et que je me sens engagée dans ma vie professionnelle. Ceci implique de prendre le temps de côtoyer mes collègues que ce soit en colloque, dans des comités *ad hoc* ou tout simplement dans un cadre de porte. C'est à travers mes rapports avec les autres que mon travail prend son sens et que je trouve la stimulation nécessaire pour pousser de l'avant.



Crédit photo : Daniel FUENTEALBA

Le défi n'est-il pas celui de l'équilibre ? Entre l'enseignement et la recherche certes, mais aussi entre la vie professionnelle et la vie personnelle – sans doute le plus difficile à atteindre, car le travail intellectuel ne s'arrête pas simplement parce que la journée de bureau est terminée. Je crois d'ailleurs que mon travail se mesure mal en termes d'heures par semaine et qu'il est préférable de parler d'intensité. Mon travail m'habite car il me passionne. Chaque jour s'accompagne de nouveaux défis que je suis souvent en mesure de relever. Chaque microsuccès est source de satisfaction et de stimulation, comme ce courriel que je viens tout juste de recevoir et qui m'apprend que ce terrain de recherche que je tente de démarrer depuis des mois vient enfin de débloquer. Une bonne nouvelle qui ranime ma passion au quotidien. En m'y arrêtant deux minutes, je constate qu'il y a rarement une journée qui passe sans une telle étincelle : une étudiante qui achève la rédaction de son mémoire, un article accepté pour publication, une invitation à prononcer une conférence... ou simplement, un « merci madame, le cours était intéressant aujourd'hui ». Être professeure d'université ce n'est peut-être pas exactement ce que j'avais imaginé, mais combien plus stimulant et gratifiant ! C'est pourquoi je choisis la passion, mais à quelles conditions ?

Je me permets de rêver, de revenir aux idéaux qui guident ma vie professionnelle. Qu'on applaudisse tous les exploits, qu'il s'agisse de la pertinence sociale de nos recherches plutôt que simplement la hauteur des fonds récoltés, de la qualité de l'encadrement accordé aux étudiantes et étudiants plutôt que la quantité supervisée ou du caractère novateur de nos projets de développement – au-delà des considérations strictement institutionnelles. Je souhaite qu'on nous fournisse aussi le soutien essentiel à l'accomplissement de nos tâches. ■

Une **vision** élevée

Françoise LUCBERT
Département d'histoire

En invitant quelques professeures et professeurs récemment engagés à l'Université Laval à évoquer leur perception de la carrière universitaire, le Comité sur les communications du SPUL nous incite à revenir sur les motivations profondes nous ayant poussés à embrasser le métier d'enseignant-chercheur. Cette occasion d'un examen rétrospectif sur son cheminement est trop rare pour être négligée, mais elle demande un exercice de mise à distance relativement difficile pour toute personne dans l'exercice de ses fonctions et peut-être plus délicat encore pour le nouveau venu. Aussi, adopterai-je une perspective générale, choisissant d'esquisser à larges traits quelques-uns de mes idéaux universitaires. Il m'importe de situer cette réflexion au niveau de l'idéal, car je me suis toujours fait de l'université une idée très haute, quitte à passer pour une nostalgique du modèle de Humboldt... Je ne suis pourtant pas passéiste; j'ai seulement été amenée à comprendre, grâce à une double expérience au sein de l'université québécoise et française, que s'il existait des différences structurelles entre les établissements et les pays, il était aussi possible d'envisager la culture universitaire comme une expérience commune à celles et ceux qui font vivre l'université dans les quatre coins du monde.

Une institution de tous les possibles

Je ne peux considérer autrement qu'avec admiration et une dose d'émotion cette vieille institution fondée sur l'idée d'universalité puisque, en dépit de ses failles, l'université comporte potentiellement en elle-même tous les savoirs et tous les possibles. Il existe bien sûr un écart, parfois considérable j'en conviens, entre ce noble idéal et les activités réelles que la professeure ou le professeur du XXI^e siècle peut effectivement mener à

l'intérieur d'une structure donnée. Or, nonobstant les limites et les contraintes qui balisent la vie universitaire contemporaine, seule une vision élevée de l'université me semble pouvoir garantir la valeur de celle-ci comme lieu d'échange privilégié entre l'enseignement et la recherche, comme courroie de transmission entre les générations et entre les diverses sphères de la société, comme laboratoire des réalisations d'aujourd'hui et des forces de demain.

Rigueur et passion

Si je devais caractériser en deux mots l'idéal auquel j'aspire en tant qu'universitaire, je choiserais les termes d'un oxymore me permettant de délimiter deux pôles à mes yeux complémentaires. C'est d'abord du côté de la rigueur que j'envisagerais l'essentiel de la démarche associée à la quête du savoir et à la transmission de celui-ci. Par rigueur, je subsume un ensemble conceptuel qui comprend l'honnêteté intellectuelle, l'exigence du travail méthodique, l'esprit critique appliqué à son objet d'étude autant qu'à soi-même. À l'autre extrémité, la carrière universitaire implique selon moi une certaine fougue, une certaine flamme. Celles-ci ont beau être canalisées par un nécessaire sens de la mesure, c'est du côté de la passion que je placerais l'amour des choses bien faites et, fondamentalement, l'intérêt que chacun d'entre nous porte à son domaine. Dans la discipline que j'ai choisie, l'histoire de l'art, je me perçois ainsi comme un amateur, non au sens banal que ce mot a fini par prendre au fil du temps, mais selon la belle acception du XVIII^e siècle. À l'époque de Diderot, l'amateur était d'abord celui qui aimait; il était donc amoureux des arts, des lettres ou des sciences avant d'en être le connaisseur. Je revendique volontiers cette première approche subjectiviste, même si je n'ai de cesse de l'étayer ensuite par



Credit photo: Daniel FUENTEALBA

une méthode scientifique. Il me semble d'ailleurs que cette voie est la meilleure pour inciter les étudiantes et étudiants à suivre un parcours universitaire à la fois exigeant et sensible.

Diversité et collégialité

L'un des aspects les plus stimulants de notre métier est qu'il s'appuie sur une expertise plurielle, nécessitant des aptitudes à la recherche, à l'enseignement et à la diffusion, sans négliger l'implication dans notre milieu et, plus généralement, un rôle au sein de la société. Nous ne pouvons certes pas toujours briller dans chacun de ces domaines, mais l'exigence théorique de cette complexité nous ancre au cœur d'une expérience pratique. Dans mon cas, la recherche universitaire n'a de sens que si elle s'incarne, sur la base de la complicité intellectuelle, par des collaborations avec des collègues, qu'ils soient universitaires ou non: conception d'expositions pour des musées, organisation de colloques et de journées d'étude, activités de médiation dans les milieux culturels, projets pédagogiques, éditoriaux, etc. Je suis convaincue que, sous son meilleur jour, l'université repose sur la collégialité, une notion malheureusement galvaudée, mais qui détermine la manière dont je tente de m'investir dans la communauté universitaire. ■

Équipe éditoriale du SPUL-lien

Le SPUL-lien est le bulletin socioprofessionnel du Syndicat des professeurs et des professeures de l'Université Laval (SPUL). Sa coordination est assurée par les membres du Comité sur les communications. Son contenu est consacré à l'information à caractère socioprofessionnel, ainsi qu'aux enjeux actuels d'intérêt général pour les membres. Les échanges avec les lecteurs et lectrices sont encouragés (Spul-lien@spul.ulaval.ca). Les auteures et auteurs sont responsables de leurs propos et de leurs opinions.

- Colette Brin, département d'information et de communication
- Marie J. Lachance, département d'économie agroalimentaire et des sciences de la consommation
- Philippe Dubé, département d'histoire
- Jacques Rivet, département d'information et de communication
- Christiane Kègle, département des littératures
- Lucie Hudon, réviseuse

Réussir son début de carrière

Thierry WATINE

Département d'information et de communication et président du Comité d'aide et d'accueil des nouvelles professeures et nouveaux professeurs (SPUL)

Mis sur pied au printemps 2008 par le SPUL, le Comité d'aide et d'accueil des nouvelles professeures et nouveaux professeurs est une petite équipe de cinq membres au service de celles et ceux qui commencent leur carrière à l'Université Laval. Avec toutes les questions, les incertitudes et parfois les angoisses liées à cette étape-clé du cheminement, la pression est souvent beaucoup plus forte pendant la période de probation, le temps de « prendre ses marques » et de trouver son rythme.

Réussir un bon départ n'est pas toujours évident tant les défis sont aujourd'hui nombreux en début de parcours universitaire. Or, l'expérience a démontré qu'il suffisait parfois d'une simple discussion entre pairs, d'une réponse précise à une interrogation donnée ou d'un conseil pratico-pratique en matière pédagogique ou administrative pour gagner du temps, lever un malentendu ou éviter un stress inutile. Bref, ce nouveau comité d'aide et d'accueil vise à faire en sorte que celles et ceux qui se lancent dans l'aventure universitaire, en soi passionnante, se sentent moins isolés, ce qui est hélas souvent le cas, et moins dépourvus devant les aléas des premiers pas à l'université. Les solutions existent et les recours sont plus nombreux qu'on l'imagine.

Concrètement, le mandat du comité d'aide et d'accueil comporte trois objectifs essentiels : 1) faire le tour des principaux problèmes régulièrement rencontrés par les nouvelles professeures et les nouveaux professeurs au cours des premiers mois qui suivent leur entrée en fonction ; 2) identifier un certain nombre de moyens concrets pour faciliter leur intégration au sein de leur nouvel environnement de travail ; 3) organiser des activités diverses pour

les informer sur les étapes de leur carrière, leurs droits, les recours possibles en cas de difficultés.

Après quelques réunions préparatoires d'avril à octobre 2008, les membres du comité d'aide et d'accueil ont contacté individuellement chacune des nouvelles professeures et chacun des nouveaux professeurs – une cinquantaine en tout – pour les convier à une première rencontre d'information, le mercredi 26 novembre 2008, au Cercle du pavillon Desjardins. À l'occasion de ce lunch convivial, quatre grands thèmes ont été abordés : 1) présentation en bref du SPUL et rôle spécifique du Comité d'aide et d'accueil des nouvelles professeures et nouveaux professeurs ; 2) cheminement général dans la carrière et grandes étapes jusqu'à l'agrégation ; 3) principales difficultés rencontrées pendant la période de probation ; 4) droits et recours possibles. Une seconde rencontre est prévue au cours du printemps 2009. Un guide pratique est également en préparation.

D'une façon générale, les témoignages des nouvelles professeures et nouveaux professeurs permettent d'identifier une série de difficultés récurrentes en début de parcours : un manque d'information fréquent aussi bien sur le plan pratique qu'administratif ; un accueil inégal – et parfois minimaliste – au cours des premières semaines ; une intégration difficile au sein de certaines unités ; une méconnaissance des droits reconnus à l'ensemble des membres du corps professoral (bureau, fonds de soutien aux activités académiques, dégrèvements sous certaines conditions, etc.) ; une surcharge de travail dès la première année ; une inquiétude légitime quant à la permanence d'emploi.



Credit photo: Daniel FUENTEALBA

Réussir une carrière à l'université n'est pas uniquement une question de productivité, de subventions ou de rayonnement international ! Tout le reste – accueil, intégration, information, transparence des décisions hiérarchiques, aides diverses en cas de besoin – est au moins aussi important pour partir du bon pied, avec l'assurance tranquille qu'il existe désormais au sein du SPUL un comité d'aide et d'accueil composé de pairs prêts à se mobiliser pour donner un coup de main à celles et ceux qui entrent en fonction. ■

**Pour toute information complémentaire :
418 656-2955 (SPUL)**

**Comité d'aide et d'accueil des nouvelles
professeures et nouveaux professeurs :**

- Vincent Joseph (département de pédiatrie) ;
- Yves Lacouture (école de psychologie), représentant du Comité exécutif du SPUL ;
- Yvan Leanza (école de psychologie) ;
- Andrée Mercier (département des littératures) ;
- Thierry Watine (département d'information et de communication), président du comité.

spul
SYNDICAT DES PROFESSEURS
ET PROFESSEURES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Pavillon Alphonse-Desjardins
2325, rue de l'Université
Bureau 3339
Université Laval
Québec (Québec) G1V 0A6

Téléphone : 418 656.2955 Télécopieur : 418 656.5377

Courrier électronique : spul@spul.ulaval.ca
Site Internet : www.spul.ulaval.ca

Numéros déjà parus

- *Les rôles du professeur : enjeux et nouveaux défis*, septembre 2008, coordonné par Colette Brin
- *La passion de l'enseignement*, décembre 2007, coordonné par Jacques Rivet
- *L'engagement*, mai 2007, coordonné par Pierre-Mathieu Charest et Philippe Dubé
- *Les femmes à l'Université Laval*, décembre 2006, coordonné par Pierre-Mathieu Charest
- *La santé au travail*, mai 2006, coordonné par Christiane Kègle

Ce document est imprimé sur du papier 100 % recyclé.